

L'Abeille

de la Nouvelle-Orléans
Fondée le 1er Septembre 1827
Publié par le Times-Picayune Publishing Co., au Times-Picayune Building, Square Lafayette, Nouvelle-Orléans, La.
Le Téléphone Main 4100.
S'inscrit à la Poste de la Nouvelle-Orléans, La., comme maître de deuxième classe, conformément à l'acte du 3 Mars, 1879.
En Louisiane et au Mississipi, par an \$2.50
Pour les Etats-Unis, un an \$3.00
Par mois \$0.25

La poire et le citron presse

Les événements récents qui ont eu lieu à Cannes et au Parlement français donnent un caractère d'actualité à l'article de M. Fribourg que nous publions ci-dessous.—Rédaction.

Ce n'est point un titre de fable, comme on aurait le droit de le croire, mais bien d'un article politique. Si l'on voulait le corser, on pourrait y introduire un nom d'animal, le léopard, ou, mieux, la baleine, et le rédiger ainsi: La Poire, la Baleine et le Citron Pressé.

Allumons notre lanterne. Le "citron pressé" tout le monde l'a reconnu, c'est l'Allemagne. Comparaison favorite des journalistes d'outre-Rhin: Je lis dans la Frankfurter Zeitung, du 19 décembre au soir, que le Reich "c'est comme un citron qu'on a pressé," et l'auteur d'ajouter: "Si, vraiment, la France veut tirer de nous quelque chose d'utile, elle doit nous donner la possibilité de reprendre des forces..." Chacun sait, en effet, que l'Allemagne est, à bout, que son industrie est arrêtée, que les rues sont pleines de chômeurs... Je n'insiste pas.

La baleine... On la connaît de reste. Elle parut devoir lutter jadis contre l'éléphant russe... Mais le duel entre ces monstres présentant des difficultés d'ordre pratique eut lieu par personne interposée... L'éléphant fut mis knock-out par le Japon.

La poire... Mon Dieu, la poire! C'est "comme qui dirait" le pays sur lequel régna jadis le roi-boire caricaturé par Daumier, le bourgeois Louis-Philippe... C'est le pays dont les méchants; langues disent que la baleine se soucie... comme un poisson d'une femme...

Est-ce à Cannes, "sur les bords de la Riviera," que l'on décidera de la sauce à laquelle le kron ou la poire seront mangés? On s'en est inquiété tous ces jours passés. Hier, le président du Conseil nous a donné à la tribune les assurances les plus formelles. Aucun des droits de la France ne sera méconnu à la Conférence prochaine. Bien au contraire. — Le ciel et saint Georges, l'élegant cavalier, veillent l'entendre.

Dix, onze, douze et treize... C'est bien, en effet, la treizième conférence qui va s'ouvrir depuis 1920. Faisons le compte: Londres, mars 1920; Hythe, mai; Boulogne, juin; Spa, juillet; Aix-les-Bains, septembre; Bruxelles, septembre. (En voilà six, avant l'arrivée au pouvoir de M. Aristide Briand.) Paris, janvier 1921; Londres, février; Londres, avril; Paris, août; décembre, Londres, Washington; janvier 1922, Cannes... Cela fait bien treize...

Où? Je plains les candidats au baccalauréat de 2021... Je n'ai jamais pu me souvenir des noms ni des dates des Congrès qui suivirent 1915... Comment nos arrière-neveux s'en tireront-ils? A tout hasard, et pour ceux qui désireraient pousser leurs études historiques jusqu'au doctorat, j'indique ce sujet de thèse: De la diminution des droits de la France de 1919 à 19... Montrez comment, après une conférence, la créance française s'est trouvée amoindrie...

Et, tout en écrivant ceci, un souvenir, une comparaison, s'imposent à mon esprit. Je revis la première visite d'une acière, que je fis étant enfant... Je revis l'œuvre diabolique du laminoir, recevant sur ses rouleaux, au sortir de la fournaise, le bloc énorme d'acier incandescent, l'entraînant vers la première mâchoire de la machine qui le mord, l'écrase, l'aplatit, l'allonge, le renverse, le ramène vers une seconde mâchoire plus étroite, qui l'écrase et l'aplatit davantage, le renverse à nouveau, le repasse à une troisième mâchoire moins large encore, puis à une quatrième, à une cinquième, tant et si bien qu'à la fin de l'opération, le beau bloc éblouissant et solide n'est plus qu'une mince tringle à peine rougeoyante, et qui rampe humble, éteinte, à même le sol, et méprisante...

Songez qu'un tel spectacle se passe devant ceux qui brûlent leur poitrine et leurs yeux au souffle ardent du convertisseur afin de surveiller la fonte du métal; songez que, pour mener à bien l'œuvre surhumaine, il vécut dans un ouragan d'éclincelles, qu'ils virent leurs frères, par milliers, atteints, crevés d'éclats et roulés dans les vagues du feu, et craignez leur rançonne amère.

En dernière analyse, à quoi se réduisent les sujets des conversations internationales actuellement engagées? Les unes sont, avant tout, d'ordre politique. C'est le cas de la discussion de Washington sur la limitation du tonnage des flottes. L'Angleterre, se rendant compte de la primauté industrielle et financière des Etats-

Unis, donc de leur possibilité de construire une flotte de guerre supérieure à la sienne, veut faire la part du feu: elle accepte l'égalité de tonnage et gros navires avec ses anciennes colonies. Quant à la France, qui, jadis, possédait la seconde flotte du monde, on la réduit à la portion congrue en fait de capital ship. Comme nous ne disposons pas des moyens financiers nécessaires pour construire des mastodontes d'acier à cinq cents millions l'un, comme nous ne nourrissons contre personne de désir d'agression, nous acceptons cette réduction.

Là-dessus, on nous dit: —Supprimons les sous-marins. C'est une arme inhumaine. Voyez ce que nos ennemis en ont fait. Songez au Lusitania!

Merci du conseil; mais je me refuse à voir une différence "d'humilité" entre la torpille du sous-marin et la bombe de l'hydravion ou le cuirassé aux canons géants, tous instruments de mort, aussi atroces les uns que les autres.

Je saisis fort bien la pensée anglaise. Si le sous-marin est supprimé, le cuirassé est roi de la mer. Or, l'Angleterre, à Washington, s'est assuré sur nous une supériorité écrasante en cuirassés. Elle tient donc à consolider son empire en nous interdisant le sous-marin et, si nous nous y refusons, à ne nous en permettre, du moins, que 31,000 tonnes, comme au Japon, contre 60,000 tonnes aux Etats-Unis ou à elle-même. Prétention insoutenable. Sans gros navires, sans sous-marins, nos côtes, nos colonies seraient à la merci des nations qui, par notre consentement, seraient mieux armées que nous. On désarme ou on ne désarme pas. On ne désarme pas les uns pour assurer aux autres une évidente supériorité. Il y a plus de sujets français et de Français hors de France qu'en France. Comment admettre que l'Angleterre entretienne dans la Méditerranée, entre les côtes de Provence, la Corse et l'Afrique du Nord française, une flotte supérieure à la nôtre? Comment oublier notre immense empire colonial? La Grande-Bretagne permettrait-elle qu'éprouvât l'Angleterre et l'Irlande, nous disposions d'une flotte plus importante que la sienne, et d'un port de guerre dans l'île de Man?

L'idée même d'un conflit armé entre l'empire britannique et nous apparaît comme un sacrilège et une folie; je ne parle même pas de l'hypothèse ridicule d'un conflit entre l'Amérique et la France... Mais alors, si nous sommes tous d'accord pour affirmer qu'une guerre est impossible entre nos pays, pourquoi nos amis veulent-ils à tout prix avoir une flotte de gros navires triplex, une flotte de sous-marins au moins double de la nôtre?

Vous avez une armée bien plus considérable que nous, répondent-ils. C'est exact; mais cette armée est à leur service. Si elle n'existait pas, c'est eux qui devraient l'avoir. Elle est prête à défendre l'Angleterre contre l'armée allemande, qui n'a pas disparu, tandis que la flotte britannique ne peut nous servir de rien contre la flotte du Reich détruite. D'ailleurs, nous ne demandons qu'une chose: diminuer le plus et le plus tôt notre armée. Mais, pour ce faire, il nous faut la possibilité. Il nous faut certaines garanties que l'on ne nous donne pas après nous les avoir promises.

Ainsi, nous sommes contraints d'entretenir une armée parce que l'Angleterre ne nous a pas aidés autant que nous étions en droit de l'espérer à obligier l'Allemagne aux réparations et au désarmement. Si bien que, lorsqu'elle prétend aujourd'hui nous interdire d'avoir une flotte sous le prétexte que nous disposons d'une forte armée, c'est comme si elle nous donnait à choisir entre le contrôle anglais et la révolte allemande. C'est comme si elle nous disait:

—Ou votre armée sera faible, et vous savez quelles conséquences cela aura pour vos relations avec vos voisins de l'Est; ou elle sera forte, et alors nous entendons nous charger de "protéger" vos côtes et les mers qui vous unissent à vos colonies. Ainsi, nous serons bien sûrs de votre sagesse, puisque nous aurons dans notre poche les clés de votre maison...

D'ordre politique sont encore les conversations relatives à l'Orient, au désarmement du Reich, au contrôle du Pacifique. Mais ce sont les conversations d'ordre économique qui semblent primer toutes les autres. Il est bien clair que le monde anglais veut, avant tout, reprendre ses affaires, acheter et vendre. Il veut que le commerce reflorisse à tout prix, avec l'Allemagne et la Russie. Pour y parvenir, il accepterait à la rigueur de nous voir supporter de nouveaux sacrifices, de nouvelles diminutions de créances...

C'est malheureusement impossible. Si l'Angleterre ne vend pas, si ses ouvriers chôment, c'est parce que son change élevé interdit à tous les pays à monnaie dépréciée d'acheter chez elle. Nous le regrettons. Mais qu'elle s'arrange, qu'elle consente des crédits à long terme, des emprunts aux peuples qui ont souffert de la guerre plus qu'elle. L'Anglais qui se plaint du mauvais état des affaires oublie qu'il a réalisé, grâce au change, d'énormes bénéfices. Il me rappelle le spéculateur qui stocke sa marchandise, élève le prix avec la hausse, emproche de formidables différences, et crie au désastre et se lamenta

quand on n'achète plus et qu'il a la baisse. Nous entendons être payés, et nous le serons, ou le monde entier en pâtira. Le traité de paix a été rédigé de telle façon qu'en 1922 nous ne touchons que fort peu de chose, par suite de la priorité belge exigée par nos négociateurs et contre laquelle, en 1919, s'éleva M. Lloyd George. Les premières échéances sérieuses dont nous profiterons sont celles de 1923. Il serait donc criminel, au point de vue français, de consentir une diminution de notre créance ou un moratorium, afin d'obtenir le paiement des premières échéances de 1922, qui doivent aller à la Belgique et à l'Angleterre. Si nous permettons cela, la poire aurait tout fait, par un tour de passe-passe, de se transformer en citron pressé, alors que nous sommes bien assurés que l'inverse n'aura jamais lieu.

QUI SERONT LES MONARQUES DU CARNAVAL



quand on n'achète plus et qu'il a la baisse.

Nous entendons être payés, et nous le serons, ou le monde entier en pâtira. Le traité de paix a été rédigé de telle façon qu'en 1922 nous ne touchons que fort peu de chose, par suite de la priorité belge exigée par nos négociateurs et contre laquelle, en 1919, s'éleva M. Lloyd George. Les premières échéances sérieuses dont nous profiterons sont celles de 1923. Il serait donc criminel, au point de vue français, de consentir une diminution de notre créance ou un moratorium, afin d'obtenir le paiement des premières échéances de 1922, qui doivent aller à la Belgique et à l'Angleterre. Si nous permettons cela, la poire aurait tout fait, par un tour de passe-passe, de se transformer en citron pressé, alors que nous sommes bien assurés que l'inverse n'aura jamais lieu.

UN 'INTERVIEW' AVEC MME LA COMTESSE DE NOAILLES

Comment pourrai-je parvenir à donner de ma visite à Mme de Noailles une impression exacte? Comment indiquerai-je même ce qui me pousse à croire que je n'y parviendrai pas? Pourtant, il est tout au moins convenable que je tente de l'expliquer.

Mme de Noailles reposait, tout habillée, sur son lit. Un abat-jour épais, autour de la seule lampe allumée dans la chambre, créait une religieuse pénombre. De Mme de Noailles, je ne distinguais rien vraiment, que la tache noire de ses cheveux dénoués, le lent mouvement de ses paupières, et, au hasard de leurs frêlements, l'exquise et si blanche perfection de ses mains. J'étais assis non loin d'elle et, pourtant, je la voyais à peine. Aussi, quand elle me répondit, quand elle parla, de cette voix musicale et fluide, où les mots, les images, les pensées, les comparaisons, passent dans un merveilleux désordre, avec une impressionnante vitesse, je ne pouvais m'empêcher de penser, respectueusement devant ce lit, que j'étais sur la rive d'un fleuve à écouter glisser des barques...

Qu'on me pardonne, j'avais envie de rêver et de réciter des vers, et ceux-ci, que je ne croyais pas savoir, m'obéissaient particulièrement! Mes livres, je les fis pour vous, ô jeunes hommes, Et j'ai laissé dedans, Comme font les enfants qui mordent dans les pommes, La marque de mes dents. Cependant, Mme de Noailles parlait toujours et je ne perdais rien de ce qu'elle disait. Maintenant qu'il faut le répéter, conçoit-on mes inquiétudes? Jamais je ne saurai faire partager à personne mon impression. Qu'importe après tout? La déception qu'on subira fatalement, après ce pré-

ambule, ne sera-t-elle pas, et justement, imputée tout entière à ma maladresse?

Voici donc ce que m'a répondu Mme de Noailles:

—La poésie, cher monsieur, doit avoir en même temps un caractère de jeunesse et un caractère d'éternité. Le poète doit regarder vers l'avenir, vivre dans le présent et rester cependant attaché au passé. Kipling, dont j'ai relu tout récemment les épitaphes qu'il a composées pour les soldats morts, Kipling, certes, réalise ce prodige. Son inspiration est moderne et rien n'est plus proche de la beauté grecque que ses vers. Ses épigrammes funéraires sont comparables aux épigrammes antiques. Le poète, cher monsieur, doit exprimer le plus de vérités possible, et atteindre le plus de cœurs et d'intelligences possible. Il ne doit pas fermer son cercle, mais, au contraire, à mon avis, il doit chercher à atteindre plusieurs générations. Je voudrais être comprise à la fois du vieillard, de l'homme et de l'enfant. Si les morts pouvaient se réveiller, je voudrais être comprise d'eux, comme je souhaite toucher les hommes qui naîtront demain. Pour parvenir à ce résultat, il faut que la poésie ait, en même temps, le caractère de jeunesse et d'éternité. Mais elle ne doit pas se désintéresser de l'avenir... Ainsi, l'aviation, une fois profondément entrée dans nos mœurs, donnera aux poètes une nouvelle vision, une nouvelle connaissance de l'azur. Quant à la forme du vers, ne se prête-t-elle pas très aisément à ce qu'exige le tempérament du poète, tout en conservant son apparence classique? La façon dont on place les mots ne suffit-elle pas à modifier le rythme du vers, ce rythme intérieur que je crois avoir un peu bouleversé? N'est-il pas significatif que celui qui fut un des chefs de l'Ecole symboliste, n'ait lez pas imaginer que je nourrisse la moindre idée de réaction. Le poète regarde toujours vers l'avenir...

L'Horreur de la Prochaine Guerre

18 pt. caps two line.—Le Sachetée. Will Irwin, célèbre journaliste et correspondant de guerre a donné une conférence hier soir, au Scottish Rite Hall, où il a parlé de la prochaine guerre. Il a déclaré en partie: "Deux armes, les plus mortelles inventées jusqu'ici par des hommes tueurs d'hommes, joueront un rôle dominant dans la prochaine guerre. "Il y aura des batailles aériennes: des nuées d'aéroplanes survolent les villes lâcheront des bombes contenant des gaz mortels et des microbes. Des officiers de l'armée britannique m'ont dit que la méthode finale par laquelle on pourra tuer des masses sera la propagation des microbes. Dès maintenant d'après ce que je comprend, un seul avion peut emporter assez de gaz pour tuer tout ce qui vit dans une ville de la grandeur de Berlin.

"L'aéroplane de l'avenir sera guidé par radio; des nuées de ces avions seront dirigées vers les villes ou vers les magasins de munitions et la destruction qui suivra est inconcevable. On peut se faire une idée de ce que sera la prochaine guerre, en apprenant que l'on peut dès maintenant couvrir le territoire d'une nation de microbes d'anthrax (charbon) tenues dans des bombes que des avions lâcheront au-dessus des agglomérations. On a trouvé le moyen de diriger les nuages de gaz asphyxiants contre le vent.

"Et tout cela sera en plus des autres moyens de destruction, comme le canon et les explosifs." L'abonné est la force d'un journal

Supremes Angoisses de Christophe Colomb

Colomb, déconcerté par l'immensité de cet espace, dont il avait cru enfin toucher les bornes, abandonna sa route idéale tracée sur sa carte, et suivit deux jours et deux nuits le vol des oiseaux, pilotes célestes que la Providence semblait lui envoyer au moment où la science humaine défailait en lui. L'instinct de ces oiseaux, se disait-il, ne les dirigerait pas tous vers ce point de l'horizon, s'ils n'y voyaient pas un rivage. Mais les oiseaux mêmes semblaient, aux yeux des matelots, s'entendre avec le dessein de l'océan et avec les astres menteurs pour se jouer de leurs vies. A la fin du troisième jour, les pilotes, montés sur les haubans à l'heure où le soleil dévoile en s'abaissant le plus d'horizon, le virent se plonger dans les mèmes vagues d'où il se levait en vain depuis tant d'aurores. Ils crurent à l'infini des eaux. Le désespoir qui les abattait se changea en sourde fureur. L'impétueux amiral les contint par l'impossibilité de son visage. Il invoqua contre les séducteurs l'autorité, sacrée pour des sujets, des souverains dont il était investi. Il invoqua le ciel même, juge en ce moment entre eux; il ne fléchit pas et fit serment, serment téméraire, mais politique, que si dans le cours du troisième soleil la terre n'était pas visible à l'horizon, il se rendrait à leurs instances, et il les ramènerait en Europe. Les signes révélateurs du voisinage d'îles ou de continents étaient si visibles aux yeux de l'amiral, qu'en méditant ces trois jours à ses équipages révoltés, il se croyait certain de les conduire au but. Il tentait Dieu en assignant un terme à sa révélation, mais il avait à ménager des hommes. Les hommes, à regret, lui accordèrent ces trois jours, et Dieu, qui l'inspirait, ne le punit pas d'avoir trop espéré de lui.

Au lever du soleil du deuxième jour, des joncs fraîchement déracinés apparurent autour des vaisseaux. Une planche travaillée avec la hache, un bâton artistement ciselé à l'aide d'un instrument tranchant, une branche d'aubépine en fleur, enfin un nid d'oiseau suspendu à une branche rompue par le vent, rempli d'œufs que la mère couvait encore au doux roulis des vagues, flottèrent successivement sur les eaux. Les matelots recueillirent à bord ces témoins écrits, parlants ou vivants, d'une terre voisine. C'étaient les voix du rivage qui confirmaient celle de Colomb. Avant de contempler la terre des yeux du corps, on le concluait par ces indices de vie. Les séducteurs tombèrent à genoux devant l'amiral outragé la veille; ils implorèrent le pardon de leur défiance.

Un prix avait été promis par l'amiral à celui qui jetterait le premier cri de Terre! si la terre en effet recouvrait sa découverte. La Providence cependant lui réservait à lui-même ce premier regard, qu'il avait acheté au prix de vingt ans de sa vie et de tant de constance et de dangers. En se promenant seul, à minuit, sur la dunette de son vaisseau, et en plongeant son regard perçant dans les ténèbres, une lueur de feu passa, s'éteignit et repassa devant ses yeux au niveau des vagues. Craignant d'être trompé par un éblouissement ou par une phosphorescence de la mer, il appela à voix basse un gentilhomme espagnol de la cour d'Isabelle, nommé Gutierrez, en qui il avait plus de foi que dans ses pilotes. Il lui indiqua de la main le point de l'horizon où il avait entrevu un feu, et lui demanda s'il n'apercevait pas une lumière de ce côté. Gutierrez répondit qu'il voyait en effet étinceler une lueur fugitive dans cette direction. Colomb, pour se confirmer davantage dans sa conviction, appela Rodrigo Sanchez de Ségovie, un autre de ses confidentiels. Sanchez n'hésita pas plus que Gutierrez à constater une clarté à l'horizon. Mais à peine ce feu se montrait-il, qu'il disparaissait pour reparaître dans une émission alternative de l'océan, soit que ce fut la flamme d'un foyer sur une plage basse, découverte et dérobée tour à tour par l'horizon ondoyant des grandes lames, soit que ce fut le fanal flottant d'un canot de pêcheurs, tour à tour élevé sur la crête et englouti dans le creux des vagues. Ainsi la terre et la vie apparurent à la fois à Colomb et à ses deux confidentiels sous la forme du feu dans la nuit du 11 au 12 octobre 1492. Colomb, commandant le silence à Rodrigo et à Gutierrez, renferma en lui-même sa vision dans la crainte de donner encore une fausse joie et une amère déception à ses équipages. Il perdit de vue la lueur éteinte et veilla jusqu'à deux heures du matin, priant, espérant et désespérant seul sur le pont, entre le triomphe ou le retour dont le lendemain allait décider.

Il était plongé dans cette angoisse qui précède les grands enfantements de vérités, comme l'agonie précède le grand affranchissement de l'esprit par la mort, quand un coup de canon, retentissant sur l'Océan à quelques centaines de brasses devant lui, éclata comme le bruit d'un monde à son oreille, et le fit tressaillir et tomber à genoux sur la dunette. C'était le cri de Terre! jeté par le bronze, signal convenu avec la Pinta, qui naviguait en tête de la flotte, pour éclairer la route et sonder la mer. A ce bruit, un cri général de Terre! éclata de toutes les vergues et de tous les cordages des vaisseaux. On ferma les voiles, et l'on attendit l'aurore. Le mystère de l'océan avait dit son premier mot au sein de la nuit.

Le jour allait le révéler tout entier aux regards. Les parfums les plus suaves et les plus inconnus arrivaient par haleines jusqu'aux vaisseaux avec l'ombre d'une côte, le bruit des lames sur les récifs et le vent de terre. Le feu aperçu par Colomb annonçait la présence de l'homme et le premier élément de la civilisation. Jamais nuit ne parut plus lente à dévoiler l'horizon; car cet horizon, c'était pour les compagnons de Colomb et pour lui-même une seconde création de Dieu.

Le crépuscule, en se répandant dans l'air, fit peu à peu sortir les formes d'une île de sein des flots. Ses deux extrémités se perdaient dans la brume du matin. Sa côte basse s'élevait en amphithéâtre jusqu'à des sommets de collines, dont la sombre verdure contrastait avec la limpidité bleue du ciel; à quelques pas de l'écumé des vagues mourantes sur un sable jaune, des forêts d'arbres majestueux et innombrés s'étendaient en gradins sur les étages successifs de l'île. Des anses vertes et des clairières lumineuses dans ces fonds laissaient percer à demi par les yeux ces mystères de la solitude. On y entrevoyait des habitations disséminées, semblables à des ruches d'hommes par leur forme arrondie et par leurs toits de feuillages desséchés; des fumées s'élevaient çà et là, au-dessus des cimes des bois. Des groupes d'hommes, de femmes et d'enfants, étonnés plus qu'effrayés, se montraient demi-nus entre les troncs d'arbres les plus rapprochés du rivage, s'avancèrent timidement, se retirèrent tour à tour, témoignant, par leurs gestes et par leurs attitudes naïves, autant de crainte que de curiosité et d'admiration à l'aspect de ces navires et de ces étrangers apportés la nuit par les flots.

Colomb, après avoir contemplé en silence ce premier rivage avancé de la terre si souvent construite dans ses calculs et si magnifiquement colorée dans son imagination, la trouva supérieure encore à ses pensées. Il se revêtit de toutes les marques de ses dignités d'amiral de l'océan et de vice-roi des royaumes futurs; il déploya son manteau de pourpre, et, prenant dans sa main droite le drapeau bordé d'une croix où les chiffres de Ferdinand et d'Isabelle, entrelacés comme leurs royaumes, étaient surmontés de leur couronne, il descendit dans sa chaloupe, et s'avança, suivi des chaloupes d'Alonso Pinzon et d'Yonás Pinzon, ses deux lieutenants, vers le rivage. En touchant la terre, il tomba à genoux pour adorer, par un acte d'humilité et d'adoration, le don et la grandeur de Dieu dans cette partie nouvelle de ses œuvres. Il baisa le sable, et le visage collé sur le sable, il pleura...

Puis il baptisa cette île du nom du Christ, l'île de San-Salvador. Ses lieutenants, ses pilotes, ses matelots, ivres de joie et pénétrés d'un respect surhumain pour celui qui avait vu pour eux au delà de l'horizon visible, et qu'ils outrageaient la veille de leur défiance, vaincus par l'évidence et foudroyés par cette supériorité qui prodige l'homme, tombèrent aux pieds de l'amiral, baissèrent ses mains et ses habits, et reconquirent un moment la souveraineté et presque la divinité du génie; victimes hier de son obstination, aujourd'hui compagnons de sa constance, et resplendissants de la gloire qu'ils venaient de blasphémer! Ainsi est faite l'humanité, persécutant les initiateurs, héritant de leurs victoires. LAMARTINE.

GLORIEUX RECORD POUR UNE FEMME. Cleveland, Ohio.—Mme Marie di Gregorio, de Cleveland, a été la mère de 31 enfants dont 13 sont vivants. Les médecins déclarent que c'est un record. Mme di Gregorio s'est mariée à 16 ans. Le plus vieux de ses enfants a 22 ans et les plus jeunes 9 mois.

LES EXILES LA FAMILLE HAPSBURG

Les membres de la famille des Hapsbourgs sont dispersés dans diverses parties de l'Europe. Il y en a quelques-uns qui vivent dans la médiocrité et d'autres qui sont pauvres. L'ex-empereur Charles et l'ex-impératrice Zita qui sont en exil sur l'île portugaise de Madère doivent vendre des bijoux de famille pour s'assurer un revenu convenable. Les archiducs Charles et Ferdinand ont obtenu du gouvernement suisse la permission de rester à Lucerne; car il a été établi qu'ils n'avaient pas participé au coup d'Etat par lequel l'ex-empereur Charles croyait pouvoir monter sur le trône de la Hongrie. Les archiducs Max et Frédéric sont en Bavière avec l'archiduchesse Josepha. Albrecht est avec sa mère Isabelle, à Budapest; Leopold Salvaor habite une villa, près de Barcelone; Joseph-Ferdinand et Henri-Ferdinand sont à Saltaburg et l'archiduchesse Marie-Annonciade vit seule dans le château Valz, à Lichtenstein. Quelques membres de la famille des Hapsbourgs ont essayé de grossir leurs revenus par le travail. Des "mémoires" ont été écrits par des Hapsbourgs, mais les éditeurs n'ont pas accueilli avec grand enthousiasme ces écrivains plus ou moins intéressants.